

Sur les débuts de la Société française des sciences de l'information et de la communication

Libre témoignage d'un prof de com venu des sciences dures

Je suis venu au premier congrès de Compiègne, entraîné par Jean Devèze, alors directeur du département audiovisuel de l'université Paris 7 et Marie-Claude Vettraino-Soulard. Ils étaient tous les deux membres très actifs de la SFSIC et avaient largement contribué à organiser cette manifestation fondatrice. A l'époque, j'étais prof de math, ce qui me laissait beaucoup de liberté, par exemple d'exercer comme chargé de cours à Paris 7. J'y avais été étudiant, venant d'Orsay quelques années auparavant pour y finir un DUES ou une licence en y découvrant les charmes d'une université vraiment multidisciplinaire puisqu'en marge des cours de mécanique quantique ou de calcul différentiel, je pouvais y faire de l'anglais, de la dynamique de groupe (!) et... de l'audiovisuel, ou plus exactement du diaporama. Constat n°1 : pourquoi a-t-on à peu près abandonné cette ouverture qui permettait de découvrir d'autres univers culturels ? Il est vrai que c'était possible à Paris 7, très grande université, et impossible dans les universités 2000. A l'heure de la concentration et du regroupement autour de grands pôles, pourquoi ne pas y revenir ? Je me fis repérer par les enseignants de sorte que l'année suivante je siégeai au même jury qu'eux comme chargé de cours. Constat n°2 : avoir une passion et un bon niveau de pratique suscite l'intérêt des dirigeants et, s'ils sont ouverts, aide au recrutement. Constat n°2 bis : se méfier des réseaux, ne rechercher que des collaborateurs passionnés et compétents. C'est facile pour les chargés de cours mais plus difficile pour les titulaires. Comment recruter de la passion ?

Au même moment, les sémiologues parlaient de la photo sans la connaître de l'intérieur. Moi, j'essayai de montrer quoi faire en la pratiquant, comment renouveler l'acte pédagogique, comment s'appuyer sur la passion de créer et de communiquer pour remédier à l'échec scolaire. Constat n°3 : Les SIC sont frileuses vis-à-vis de la technique. Combien d'enseignants-chercheurs la pratiquent-ils intensivement ? C'est tellement plus facile d'en parler sans la connaître. De fil en aiguille, je fus sollicité pour écrire des articles dans des grandes revues pédagogiques et rédiger les « Guides de la diapositive ». Dire que des bonnes âmes m'ont conseillé de « cacher » ces publications dans mes CV, disant que ce n'était pas « scientifique ». Quelle est la scientificité des SIC ? Expliquer le premier en France comment un écran perlé fonctionne, montrer que les températures de couleurs d'un projecteur de diapos ne correspondent pas aux conditions d'examen nominales de 5500K sur table lumineuse, montrer l'influence de la troisième image du fondu enchaîné sur les connotations, établir une esquisse de théorisation des relations entre l'image et le son, etc. Rien de tout cela n'est reconnu. Voyez le sort de Gérard Bouhot. Constat n°4 : Selon que vous serez du côté sociologique ou sémiologique ou (...complétez à votre souhait) des SIC, vous serez puissant ou misérable. Au nom de quoi ? De quelle légitimité ? Qui décide de ce qui est le plus utile à la société qui nous paie pour produire de la connaissance ?

A Compiègne, je devais rédiger un article pour la revue professionnelle *Sonovision* dans lequel je distinguai les fortes personnalités de Robert Escarpit, Jean Meyriat, Robert Estivals et surtout Abraham Moles. Ce fut un éblouissement. Escarpit cita un des mes auteurs de romans de science fiction de prédilection : Alfred Eton van Vogt. Quelle merveille me disais je que ces sciences nexialistes qui allaient me faire connaître des horizons enfin plus vastes que la physique (dois je avouer que je n'étais pas assez doué pour jouir des paysages infinis de la mécanique quantique...). Et le souffle d'Escarpit était à la hauteur. Tellement haut que je craignais de ne jamais pouvoir l'atteindre. Ensuite, Moles. Brillant. Grandissime. Inoubliable. Une voix. Des gestes de pantin à ressort et des thèmes qui fusaient à chaque minute de son discours. Ce jour là fut de ceux qui peuvent vous changer votre vie. Constat

n°5 : le pouvoir intellectuel des SIC de ces années là était exceptionnel parce qu'il proposait des modèles interprétatifs. L'occasion me fut donnée d'entrer à l'université en 1986 lors de l'alternance politique qui eut l'heureuse conséquence de me faire licencier de mon poste d'alors. Ce qui me poussa à rédiger enfin cette thèse qui mûrissait depuis de longues années à l'instar de ces grandes thèses d'État dont les soutenances fascinantes s'étalaient sur 4 à 6 heures. La mienne ne faisait que 2660 pages et je croyais de ce fait avoir accès à l'une des chapelles latérales de ce panthéon des théoriciens. Las. Ce n'était plus la mode. Il ne fallait plus de théories. Pas de chance pour moi et ma théorie de la distanciation médiatique. La suite révéla qu'en dehors des circuits officiels il était quasiment impossible de frayer le chemin de création d'un institut ou d'un simple laboratoire. Constat n°6 : L'originalité de la recherche s'est réduite et ce que j'appelle la sociologie critique a occupé le terrain en se contentant de décrire ou dénoncer sans rien proposer.

Conclusion : Les SIC affichaient leur pluri ou transdisciplinarité : en gagnant leur autonomie elles l'ont perdue et ne s'ouvrent plus vers d'autres postures ou d'autres épistémologies. Pour moi Compiègne 1 n'a pas tenu ses promesses. Il faut réagir.

Comment resusciter la passion, la création ? Comment ne pas nous enfermer dans notre tour d'ivoire ? Comment recruter des enseignants-chercheurs libres et enthousiastes qui proposent enfin des modèles d'interprétation de la communication humaine ?